

Théâtre

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **38 (1900)**

Heft 51

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198478>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

se mêlaient et se conduisent dans cette étrange littérature. — Mais très curieux à lire.

Ailleurs, les « Voix de nos frontières » nous rappellent la triste année 1870, l'attitude de nos soldats à la frontière, leurs relations avec la population bourgeoise, la première apparition des uhlands dans le voisinage, l'entrée de l'armée française en déroute, et une multitude de détails d'impressions personnelles, d'observations pleines d'originalité, le tout raconté sous une forme excessivement captivante.

Puis tant d'autres sujets traités avec non moins de succès. Bornons-nous à énumérer quelques titres : *Voix du passé, Voix des monts, Voix du printemps, Ganganel, Voix de l'été, Voix de l'hiver, Les mûches de Noël de La Chiesaz, Le Jeune fédéral*, etc., etc.

En résumé, de la première page à la dernière, le nouveau volume de M. Ceresole intéressera de nombreux lecteurs, car nulle autre publication de ce genre n'est plus propre à nous faire passer d'agréables soirées au coin du feu.

Nous venons de nous arrêter entre autres avec un grand plaisir sur une nouvelle, toute petite, il est vrai, mais ravissante. Aussi ne résistons-nous pas au désir de la chiper en passant, sans être vu de l'auteur. Mieux que tout ce que nous pourrions ajouter, elle donnera à nos lecteurs un avant-goût des *Voix et Souvenirs*.

La voici :

Sous le cerisier.

Il se nommait François... Elle s'appelait Fanchette.

Ils étaient fiancés.

Is demeuraient dans le même village, dont les vergers tapissent les riches pentes de la rive vaudoise du Léman.

Fanchette — on peut le dire — aimait bien son François. Elle en était fière ; car c'était un luron de belle venue, à la tête intelligente et au cœur d'or.

Quant à François, il ne voyait rien au monde de plus gracieux que sa Fanchette, avec ses boucles blondes, qui, comme des rideaux dorés, encadraient son frais visage de paysanne robuste, aux yeux bleus, pleins d'ineffables tendresses.

Avant leur mariage, célébré sans grand tapage, on pouvait les voir, les dimanches soir surtout, se rendre furtivement sous un beau cerisier dont les rameaux fleuris descendaient jusque près du sol et abritaient un banc rustique qu'ils avaient en grande affection.

Assis là, la main dans la main, on se faisait de doux aveux. On échangeait de silencieuses confidences, on parlait de l'avenir, et les rêves, les projets surgissaient joyeux sur l'horizon des choses futures.

Malheureusement, pour nos gentils amoureux, il y avait dans le village un cordonnier lucernois, le père Fritz, qui était d'humeur déplorablement curieuse et jalouse. Il ne voyait pas ces allées et ces venues de François et de Fanchette d'un œil bienveillant. Il était de cette classe de « malotrus » que le bonheur des autres agace.

Ces rendez-vous, le soir, du côté du grand cerisier, lui parurent suspects et dignes de sa surveillance. Sa jalousie méchante s'en alarma et il se décida à faire la police.

Il résolut d'épier ce qui pouvait bien se passer sous cet arbre, et voici ce qu'il imagina : il avait chez lui un apprenti de dix-huit ans, du nom de Hans, gros daderidou, sorti depuis peu du Simmenthal.

Il lui dit ceci :

— Dis donc, Hans, je veux te dire une chose. Ecoute bien. Il y en a deux du village, un garçon et une fille, qui ont presque chaque soir un rendez-vous, là-bas, sous le gros cerisier. C'est pas des manières, ça ! Il faut que je sache ce que ces deux viennent faire par là...

— Oui, badron, faut voir.

— Eh bien ! je te dis, Hans, que si tu veux aller ce soir écouter ce qu'ils peuvent bien se dire, il y a là deux francs dans mon gilet, pour toi. Entends-tu ?

— En règle !

— Tu n'as qu'à grimper sur l'arbre avant la nuit

et t'y cacher dans les branches... Compris ? Vostandé ?

— Pien, pien, badron, dit l'ouvrier de Boltigen... moi aller toute suite, ce soir, après souper.

La nuit venue, ce gros apprenti de Hans s'en fut traîtreusement se blottir sur le gros cerisier. Il n'y était que depuis quelques instants lorsque, sans penser à mal, et sans se méfier de quoi que ce soit, nos deux fiancés viennent doucement s'asseoir sur le banc solitaire.

— Oh ! comme je t'aime, disait François à sa Fanchette, dans un dialogue toujours meilleur et toujours renouvelé.

— Et moi, toujours davantage.

— Tu sais, tu es ma mignonne !

— Et toi, mon chéri !

— Vite un baiser ?

— Tu me le rendras ?

— N'aie peur !

— Encore !

— Oh ! dis-moi, ma mie, comme nous allons être heureux, lorsque mariés, dans un mois, nous aurons notre foyer...

— Notre ménage ! Y penses-tu

— Et puis, sous notre toit, vois-tu plus tard notre petite famille ? Vois-tu nos bébés sauter, rire, folâtrer sur nos genoux ?

— Que ce sera beau !

Oh ! comme nous les aimerons ! Et comme, à deux, nous les élèverons bien.

— Oui, dit Fanchette, ravie et rougissant un peu. Oui, nous les élèverons bien... avec l'aide surtout de *Cetui qui est là-haut*, ajouta-t-elle en levant sa main droite vers le ciel.

A ce moment, l'apprenti cordonnier de Boltigen, qui n'avait pas perdu une parole, persuadé que ces derniers mots (*Cetui qui est là-haut...*) ne pouvaient que le concerner, il jugea bon de sortir de son silence ; et, du haut de sa branche, il cria aux amoureux de sa voix bernoise la plus idyllique :

— Ah ! saperlotte ! attendez-vous ! Fous croyez beau-dêtre que mon badron il m'aurait envoyé ici pour élever et nourrir vos mioches... avec deux francs !... Chamaïs de la vie ! Vous vous trompez.

Et Hans dégringola lourdement du cerisier et courut faire son rapport.

Dès lors, François et Fanchette se gardèrent bien de reparaitre sous le cerisier. Ils surent, — n'avez crainte ! — se revoir ailleurs et leurs noces furent célébrées un mois plus tard.

Il y eut de la joie dans leurs familles, mais ni Fritz, ni Hans ne furent invités.

Il y a de la trouble-fête dont on se passe volontiers.

La vol est consommé, M. Ceresole. Grondez, maintenant.

L. M.

Souscription en faveur d'un monument à Juste Olivier.

Première liste	Fr. 25.—
M. Milliod, archiviste	» 5.—
M. F. Guex, directeur	» 5.—
M. Emile Bonjour, rédacteur	» 5.—
M. O. Chabaz, Serix (Oron)	» 10.—
M. Ph. Godet, professeur, Neuchâtel	» 5.—
H. S., en souvenir de son cher petit Olivier	» 10.—
M. Alf. Ceresole, pasteur, Blonay	» 5.—
M. Félix Bonjour, rédacteur	» 5.—
Total	Fr. 75.—

Nous avons reçu, au sujet de la souscription ouverte en vue de l'érection d'un monument à Juste Oliver, cette aimable et encourageante lettre :

Neuchâtel, ce 16 décembre 1900.

Monsieur le rédacteur,

A la bonne heure ! Le canton de Vaud, grâce à vous, va se souvenir de Juste Olivier. Il était temps. Et cela me fait un plaisir !...

Juste Olivier fut pour moi le poète qu'on aime à quinze ans, celui qui initie l'âme à des mystères inconnus et qui dénoue quelque chose en elle. J'ai adoré Juste Olivier ; je l'ai su par cœur. Je ne le sais plus par cœur : les ans en sont la cause ; mais je l'adore toujours.

Je le revois à Gryon, le « haut village ». Je le revois à Neuchâtel, — pendant une de ses

campagnes de conférences, — dans une soirée de Belles-Lettres à laquelle il vint inopinément et où je devais dire des vers de ma façon. La voix me restait à la gorge : *mon poète* était là dans la salle !!!

Les jeunes gens étaient parfois timides, en ce temps-là. C'est un désagrément que ceux d'aujourd'hui ne connaissent plus guère. Tant mieux pour eux ! Mais ils ne connaissent pas non plus la douceur de certaines angoisses...

Pardon si j'évoque des souvenirs personnels. Le nom de Juste Olivier, c'est toute ma jeunesse qui revit.

Aussi suis-je tout vibré par votre idée d'un monument. — Puis-je vous être bon à quelque chose ? Mon obole sera modeste, mais mon concours ardemment dévoué. S'il le faut, j'oserai faire, en plein pays de Vaud, une conférence sur mon poète. Un Neuchâtelois, parlant d'Olivier aux Vaudois, quelle impertinence ! J'en suis capable pour aider au succès de votre œuvre. Comptez sur le peu que je puis faire.

Et vive Juste Olivier, le plus poète des romands et le plus romand des poètes.

Votre bien dévoué,

PHILIPPE GODET.

C'est avec empressement et une vive reconnaissance que nous accueillons l'offre du précieux concours de M. Godet. Elle est pour nous un stimulant des plus réjouissants.

D'un autre côté, un souscripteur accompagne son envoi de ces quelques mots : « Merci du fond du cœur pour votre belle et généreuse initiative. Tous les amis de notre poète vaudois par excellence vous en seront reconnaissants ».

En plein air. — Tel est le titre d'un joli volume de T. Combe, et qui vient de paraître chez MM. Attinger frères, à Neuchâtel. Nous retrouvons là les délicieux croquis publiés par l'auteur, au cours de cette année, dans la *Bibliothèque univeselle*. Chacun a gardé un souvenir très vif des « Histoires de bons gabelous », des « Histoires de petits bergers », avec la petite Mouffe, celle de la « Reine et la vache enragée », des « Histoires de pêcheurs », de celle du « Papa la Truite » et de « Catia la Bernoise », qui se marie pour avoir une bonne commune. Tous ces récits sont ravissants et feront le succès de cette attrayante publication. 338 pages, fr. 3.50.

THÉÂTRE. — Qui donc a raison, de la critique littéraire ou du public ? L'une est très sévère au *Maitre de Forges*, l'autre lui garde une fidélité qui, jusqu'ici, ne s'est jamais démentie. Que M. Ohnet nous le pardonne, mais il se pourrait que, cette fois, le dernier mot restât à la critique littéraire. En attendant, *Le Maitre de Forges* fera encore quelques belles salles, pour le plus grand bonheur des directeurs. — Molière, lui, n'est plus discuté. Il a tous les suffrages et son succès résiste même aux années. On l'a bien vu, jeudi soir, à la représentation du *Dépit amoureux*. — Demain, dimanche, à 8 heures, **Les quatre sergents de La Rochelle**, drame historique en 7 tableaux, suivi de **Le fil à la patte**, vaudeville en 3 actes.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

Le docteur Vicomte de SAINT-ANDRI, à Alexandrie (Egypte), écrit : « Pour la reconstitution du sang chez les personnes anémiques j'ai toujours obtenu les résultats escomptés avec les **Pilules hématogènes du docteur Vindevoegel**. Je considère ce remède comme étant le plus efficace dans toutes les formes d'anémie ».

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

PAPETERIE STELLA

Boîtes élégantes contenant 50 ou 25 feuilles de papier à lettre et 50 ou 25 enveloppes de bonne qualité.

Prix très avantageux.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.